

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item Val-Richer, Jeudi 4 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 4 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie \(France-Angleterre\)](#), [Europe](#), [Guerre](#), [Lecture](#), [Littérature](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Portrait](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date 1849-10-04

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 4 oct 1849

2 heures

Je ne puis croire à cette guerre ; à moins que votre Empereur n'ait un parti pris de la vouloir, ce que je ne crois pas. Je ne pense qu'à cela et j'arrive toujours à la même conclusion. Ils s'évaderont. Je vois déjà dans un journal de ce matin, que Kossuth s'est évadé. Ce n'est probablement pas encore vrai. Cela deviendra vrai. Faire la guerre parce qu'ils se seront évadés, pour en punir la Porte comme un geôlier négligent ou vendu, est impossible. Certainement si l'Angleterre soutenait effectivement la Porte, la France en ferait autant. Peut-être même, ici, n'en serait-on pas fâché. Une occupation qui serait distraction. Ce pays-ci s'inquiète des francs jamais des millions. Il déteste de donner de l'argent ; mais il aime à le jeter par les fenêtres. Je ne peux me résoudre à examiner sérieusement l'hypothèse où vous ne pourriez habiter ni Londres, ni Paris. Naples, si une fois vous y étiez arrivée aurait, pour l'hiver le mérite du climat. Bruxelles serait froid, mais sûr. La Belgique resterait neutre. Et au moins aussi bonne compagnie à Bruxelles qu'à Naples. Et bien plus près. J'en parle parce que vous m'en parlez. Je répète encore que je n'y crois pas. Mais il résultera de cette affaire-ci une situation bien plus accentuée, comme on dit aujourd'hui, en Europe ; la Russie et l'Autriche d'un côté, la France et l'Angleterre de l'autre, la Prusse entre deux, penchant géographiquement du premier côté, moralement du second. C'est très mauvais. L'Europe coupée en deux c'est de l'encouragement et de la force pour les révolutionnaires de tous les pays. Il ne se peut pas que l'Empereur ne voie pas cela. Certainement si cette guerre éclatait l'Italie et la Hongrie recommenceraient. Et Dieu sait qui les imiterait. Il ne faut pas ouvrir de telles perspectives. Pour la troisième fois, je n'y crois pas. Vous viendrez bientôt à Paris. Mais il est clair, qu'il faut attendre un peu pour y voir plus clair. Avez-vous remarqué dans les débats d'hier 3, la lettre de [Bucha?] ? Assez piquante probablement du vrai. La réponse napolitaine à Lord Palmerston est très bonne. Peu lui importe. Il veut. s'afficher Protecteur de la Sicile. Par routine et par mauvais esprit. Le même partout et toujours. C'est un spectacle qui m'ennuie. Je ne lis pas les Mémoires d'Outre-tombe. C'est vous qui me faisiez lire ces frivolités-là, Outretombe, Raphael. Quand je ne vous ai pas, je ne me doute pas qu'elles paraissent. Je vais demander les passages où il est question de vous. J'ai eu la brochure de M. Dunoyer. Honnête homme, lourd et courageux. Plein de pauvres idées, et d'erreurs de fait sur les journées même de Février, mais beaucoup de sens et de bonne hardiesse sur la situation générale d'à présent. Je n'ai rien du tout de Paris. Ce silence absolu et la nullité des premières séances de l'Assemblée me font croire qu'il se brasse quelque chose. On se tâte, on se prépare, on doute, on projette tout bas ; et en attendant on se tient coi. Je ne crois toujours à rien de plus gros qu'à une modification du Cabinet.

Onze heures et demie

Voici votre lettre. Je persiste toujours à ne pas craindre ce que vous craignez. J'ai écrit à Paris pour être bien précisément tenu au courant des intentions et des dispositions du gouvernement et du public. Ce que j'en sais déjà ne me permet pas de douter que la France ne fasse tout ce que fera l'Angleterre et qu'elle ne pousse l'Angleterre plutôt que de la retenir. Adieu, adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 4 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-10-04.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/10/2023 sur la plate-forme EMAN :

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 4 oct. 1849

Heure 2 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 29/11/2022

Val Richu Jeudi 21 Oct^r 1849²⁵³⁶
2 heures

Je ne puis croire à cette
guerre ; à moins que votre Empereur n'ait
un parti pris de la vouloir, ce que je ne
crois pas. Je ne pense qu'à cela, et j'arrive
toujours à la même conclusion. Ils
s'évadent. Je vois déjà, dans un journal
de ce matin, que Kossuth s'est évadé. Ce
n'est probablement pas encore vrai. Cela,
deviendra vrai. Faire la guerre par ce qu'il
se seront évadés, pour en punir la Porte,
comme un gendarme négligent ou nondu, est
impossible. Certainement, si l'Angleterre
soutenoit effectivement la Porte, la France
en ferait autant. Peut-être même, ici, non
serait-on pas fâché. Une occupation qui
ferait distraction. Le pays-ci s'inquiète de
francs, jamais de millions. Il déteste de
bonnes de Hongrie ; mais il aime à le
jeter par les fenêtres.

Je ne puis me résoudre à examiner
sérieusement l'hypothèse où vous ne pourriez
habiter ni Londres, ni Paris. Naples, si

une fois vous y étiez arrivés, aussit, pour
l'hiver, le mérite du climat. Bruxelles
serait froid, mais sûr. La Belgique raterait
l'orient. Il au moins aussi bonne compagnie
à Bruxelles, qu'à Naples. Et bien plus près.
D'un côté parce que vous m'en parlez. De
l'autre parce que je n'y vois pas.

Mais il résulte de cette affaire-ci,
une situation bien plus accentuée, comme
on dit aujourd'hui, en Europe; la Russie
et l'Autriche d'un côté, la France et
l'Angleterre de l'autre, la Prusse entre
eux, penchant géographiquement du
premier côté, moralement du second. C'est
bien mauvais. L'Europe coupée en deux,
c'est de l'encouragement et de la force pour
les révolutionnaires de tous les pays. Il ne
se peut pas que l'Empereur ne voie pas
cela. Certainement, si cette guerre s'élevait,
l'Italie et la Hongrie recommenceraient.
Et Dieu sait qui les imiterait. Il ne faut
pas ouvrir de telles perspectives. Pour
la troisième fois, je n'y vois pas. Vous
viendrez bientôt à Paris. Mais il est
clair qu'il faut attendre un peu pour

et voir plus clair.

Avez-vous remarqué, dans le débat d'hier
3, la lettre de Buchanan? Une piquante,
et probablement du vrai.

La réponse napolitaine à lord Palmerston
est bien bonne. Peu lui importe. Il veut
s'afficher Protecteur de la Sicile. Par routine
et par mauvais esprit. Le même partout
et toujours. C'est un spectacle qui m'ennuie.

Je n'ai pas, les mémoires, d'oubliés,
C'est vous qui me faisiez lire la frivolité, la
putrescence, Raphaël. Quand je ne vous
ai pas, je ne me doute pas quelle parait.
Je vous demande les passages, où il est
question de vous. J'ai lu la brochure
de M. Dunoyer. Homme honnête, bon
et courageux. Plein de pensées sages, et
d'erreurs de fait sur les journaux, même de
Péroux, mais beaucoup de sens et de bonne
adresse sur la situation générale d'à
présent.

Je n'ai rien de tout de Paris. Le silence
absolu et la nullité des premières séances
de l'Assemblée me font croire qu'il se
brasse quelque chose. On se tâte, on se
prépare, on doute, on projette tout bas;

et en attendant on se tient coi. Je ne vois
toujours à rien de plus gros qu'à une modification
du cabinet.

vingt heures et demie.

Voici votre lettre. Je persiste toujours à ne
pas craindre ce que vous craignez. J'ai écrit
à Paris pour être bien précisément tenu au
courant de l'intention et des dispositions du
gouvernement et du public. Ce que j'en sais déjà
ne me permet pas de douter que la France
ne fasse tout ce que fera l'Angleterre, et
qu'elle ne pousse l'Angleterre plutôt que de la
détruire. Adieu, adieu, adieu.